

Culture rentrée littéraire



Le terrier d'Agnès Desarthe

Très bel opus pour la romancière, qui signe avec « Une partie de chasse » un conte philosophique où le lecteur se retrouve souvent dans la position du gibier. PAR OLIVIER MAISON

Une partie de chasse d'Agnès Desarthe, c'est Alice au pays des mythes bibliques. Ou *Fin de partie* revu par Saint-Exupéry. Et ce n'est rien de tout cela : les références apparaissent dans la visée du lecteur avant de détalier. Ce texte initiatique et surprenant fait pénétrer le lecteur dans un monde merveilleux et violent, allégorique et vulgaire, poétique et bestial. Un monde où les hommes se réfugient au fond des trous. Où les animaux philosophent et vaticinent. Où les femmes fuient et déçoivent. Un monde de misère sur lequel il pleut comme on pleure sur la trivialité des hommes.

La narration de ce conte philosophique est confiée à un lièvre qui, du fond d'une gibecière, raconte ses efforts pour échapper à ses instincts : « J'aimerais mourir de mort naturelle. Je voudrais vieillir. Personne ne vieillit chez nous. Nous partons dans la fleur de l'âge. J'aimerais avoir le temps de sortir

de l'enfance. » Il faut quelques lignes au lecteur pour comprendre que cet incipit n'est pas celui d'un homme mais celui d'un herbivore à longues oreilles. Il se retrouve alors dans la peau du gibier : il sait qu'il va être surpris tout au long de la narration, pris au piège de la romancière.

Le lièvre a eu de la chance. Le bras du destin a tremblé en tenant son fusil : le jeune chasseur, Tristan, n'était pas un as. Poussé par sa compagne pour s'intégrer dans ce village perdu, ce dernier avait accepté cette invitation de trois chasseurs expérimentés, des roués, des blessés. Pendant la battue, l'un d'entre eux tombe dans un trou. Il ne peut plus bouger. Les deux autres partent chercher du secours. Tristan reste. Il pleut de plus en plus. Après l'émoi, c'est le déluge. Le jeune homme fragile, qu'une bourrade dans le dos jette à terre, déploie des trésors d'énergie pour descendre au fond du trou et sauver ce compagnon de chasse qu'il méprise. Et comme Shéhérazade,



hannah.assouline

Une petite musique qui nous restitue un monde merveilleux et violent, allégorique et bestial.

pendant que la pluie continue de s'abattre sur ce coin du monde, il lui raconte une histoire à se remettre debout.

Une histoire triste à rester éveillé, plutôt. La sienne et celle de sa mère, morte du sida. Et quand il se tait, c'est le lièvre qui reprend la parole. Le dialogue de Tristan et du lièvre rappelle la fausse ingénuité de celui du Petit Prince avec son renard pour parler de ces hommes qui chassent pour oublier qu'ils sont des proies faciles. Cette *Partie de chasse* saturée de références littéraires aurait pu relever de l'exercice de style, et pourtant l'écriture d'Agnès Desarthe impose sa musique personnelle pour accompagner les efforts pathétiques, parfois sublimes, des hommes pour sortir des gouffres où la vie les a poussés. Et dire une fable pleine de bruit et de fureur et qui se finit bien. ■



Une partie de chasse, d'Agnès Desarthe, éditions de l'Olivier, 152 p., 16,50 €.

Israël-Palestine : terres de hantises



C'est un journal intime de Jérusalem que livre Gwenaëlle Aubry avec *Partages*, un roman où la violence de l'histoire est sublimée par l'écriture. Son récit est composé comme une symphonie dramatique à deux voix, deux monologues antagonistes qui s'élèvent depuis la ville sainte. Celui de Sarah, 17 ans, héritière du prénom de sa grand-mère, juive new-yorkaise arrivée là après le 11 septembre 2001. Celui de Leïla, 17 ans, héritière du prénom de sa grand-mère, Palestinienne

élevée dans un camp de Cisjordanie. Entre elles, « des collines rondes, des oliviers aux feuilles d'argent ». Et des positions inconciliables. Sarah et Leïla ne se connaissent pas, mais leur regard, mieux qu'aucun autre, dit l'inférieur quotidien, la désespérance d'une jeunesse condamnée à la guerre, ses peurs, et cette frontière intérieure de la haine, perpétuée sur un même terreau : la mémoire des morts. Lacéré de poésie, de passages en hébreu et en arabe, *Partages* dépeint une terre

possédée par des fantômes. Sur un sujet aussi brûlant, l'auteur, qui remonte à la création d'Israël, s'expose. Sa plume vibrante, le choix d'un titre au pluriel et l'ultime polyphonie qui scelle ce roman devraient pourtant lui épargner d'amères polémiques, tant elle s'attache à livrer au plus profond les écartèlements de chacun dans une supplique commune : « Nous partageons une même hantise, tous, nous sommes habités par des cohortes de morts. » ■ Isabelle Curtet-Pouiner